



Titre : Ksar ASSA Salima Naji, Architecte engagée dirige la restauration du Ksar Assa, bijou patrimonial du Sud marocain. Au cœur du projet, une mission : construire pour les hommes et sauver l'image de la culture.



Dans un crissement incessant de brouettes, une cinquantaine d'ouvriers, chèche noué sur le crâne, vont et viennent entre les tas de pierres. Déjà la chaleur s'abat sur le Ksar Assa, d'où montent des odeurs de terre. Chevelure retenue par un foulard, portable et appareil photo autour du cou, Salima Naji salue ses équipes, jauge leur activité, inspecte les réalisations... En décembre 2005, la jeune architecte s'est vu confier par Ahmed Hajji, directeur de l'Agence du sud, la restauration du Ksar Assa, au sud-est de Guelmim, l'une des plus grandes et des plus anciennes cités fortifiées du Maroc.

Moins de deux ans plus tard, l'ambitieux chantier impose le respect. Remparts, mosquées, passages... ça et là, ce qui n'était, il y a peu, qu'amas de schistes informes a été patiemment ramené à la vie, strate après strate, sans faire d'infidélité à l'authentique : la restauration se déroule en privilégiant les matériaux locaux et en utilisant toutes les techniques anciennes de construction du sud marocain. Ksar Assa en est "une majestueuse leçon", admire Salima Naji tout en caressant les murs de kaolin, cet enduit doux et laiteux fabriqué par les femmes d'ici, qui a la qualité de préserver la fraîcheur des habitations.

"Surtout, ne pas grimer la spécificité culturelle locale", insiste-t-elle d'une voix chantante, articulée avec soin. Le geste précis, parfois théâtral, Salima Naji sait aussi se faire plus ferme pour rectifier une erreur, arrachant à mains nues le mortier de terre encore frais, posé par un artisan sur le pilier d'une minuscule mosquée du 17ème siècle, "parce qu'il n'aurait jamais été construit comme ça".

Cité sacrée et creuset culturel

"On ne cherche pas la perfection, explique l'architecte. Il faut respecter l'âge de la

construction, que l'on sente l'histoire de ce lieu". Rien n'est improvisé. Pendant six mois, Salima a noirci des cahiers entiers de plans, de notes et de relevés. Priorité de la restauration : lieux communs et sacrés du Ksar, où subsistent une dizaine de foyers malgré l'exode menaçant.

Chaque décision est sagement concertée. "À Assa, il n'y a presque plus de maâlmime", déplore Salima Naji, qui met un point d'honneur à travailler avec les artisans locaux.

Elle s'en remet à la "grande connaissance" du maâlem Ba Mouh, homme fin et discret, rencontré lors de ses recherches de terrain sur les greniers citadelles du Souss, il y a quatre ans.



À la moindre hésitation, Salima s'accroupit pour expliquer ou questionner ses choix, en reproduisant ses plans à l'aide de pierres ou de brindilles. Les anciens fouillent dans leur mémoire pour trancher : sur la forme du Borj Ihchach (du nom d'une des familles du Ksar), défait puis refait à trois reprises ; ou encore sur celle des piliers de l'école coranique de leur enfance.

“Il est vrai que nous sommes partis de rien”, admet la jeune femme, tout en moquant les “experts” qui auraient voulu “tout raser pour construire un hôtel cinq étoiles”. Car tout l'enjeu du chantier Ksar Assa est là : “Un devoir de mémoire”, assure solennellement Salima Naji.

Deux aspects “très forts” s'imposent à elle : l'intangibilité du Ksar et le brassage culturel qui façonnent son histoire. “C'est le Ksar aux 366 saints, un lieu sacré par excellence”. Avec passion, Salima raconte l'implantation très ancienne dans la région, dont témoignent des gravures rupestres primitives, les origines païennes du Ksar, sa fondation dès le 12^{ème} siècle, attestée par des manuscrits. Puis son statut de cité sainte, à partir de laquelle furent diffusées l'instruction et la pensée islamiques.

Ksar Assa, c'est enfin un ancien caravansérail aux franges de l'Atlas, carrefour de commerce transsaharien, creuset de plus de treize lignées. “Ce qui m'a frappée ici plus qu'ailleurs, c'est cet amour des gens pour leurs origines”, se souvient Salima Naji, tout en repoussant catégoriquement tout communautarisme, sujet à récupération politique dans cette région sensible du Sahara. “Le Maroc n'a pas de forteresse culturelle, c'est l'ouverture, le syncrétisme”, insiste l'architecte également anthropologue. “Je n'aurais jamais osé intervenir ici sans ce bagage intellectuel”, avoue-t-elle. Ici, c'est le Sud marocain, temple d'architectures vernaculaires berbères dont Salima se passionne.

Son amour pour la région comme son “goût du chantier” lui viennent de son père, géomètre topographe, qui avait des marchés dans le sud. “On venait souvent le rejoindre, dormant chez l'habitant”, se remémore Salima. Elle héritera du même sens de la curiosité et de la précision. Pendant dix ans, Salima Naji promène calepins et instruments de mesure, de Aït Sokhmane du Haut Atlas aux contreforts Idouska et Ichtouken d'Agadir. En voiture, à pied, à dos de mule, la jeune femme avance de tribu en tribu, sur les traces de la chercheuse Djinn Jacques-Meunié. “Nous avons un patrimoine d'une richesse inestimable et personne n'en a conscience”, se désole-t-elle,

enragée par le “mépris de l'archaïsme”, lié à la volonté de “moderniser à tout prix, souvent en effaçant”, et doublé d'un mépris des gens du sud, “nos tiers-mondistes à nous”, ironise-t-elle.

Construire avec le peuple

Fidèle à son mentor, l'architecte égyptien Hassan Fathy, et à sa devise “construire avec le peuple”, Salima Naji place l'humain au cœur du chantier du Ksar Assa. Restaurer oui, mais aussi “revitaliser” le lien social, à travers une démarche participative “unique au Maroc”.

Une approche essentielle pour gagner la confiance des habitants. Question de motivation également. “Nos artisans sont payés dignement, je me suis battue pour ces salaires”, insiste Salima Naji. “Nos artisans gagnent entre 80 et 120 DH la journée”, précise-t-elle, se moquant des cassandre mal avisés, persuadés que “la p'tite” va se faire avoir.

Salima Naji voit “plus loin”. “À travers le projet Ksar Assa, nous avons mis en place un conservatoire des métiers de la



conservation, dont l'objectif est de se développer en véritable formation diplômante, espère-t-elle. Je veux rendre sa dignité au maâlem, raviver les compétences”.

Le chantier Ksar Assa est également conçu pour susciter la création de micro-entreprises, pour lesquelles l'Agence du sud fournira matériel et savoir-faire. Quinze projets, portés par des associations, ont déjà été validés : maisons d'hôte type tamesryt, musée historique, gîtes, restaurant, coopérative et vente de produits AOC, café...

“Pour moi, ce sera une vraie réussite quand les habitants commenceront à en profiter”, confie Salima Naji. D'ici deux ans, la société civile doit prendre le relais de son action. Afin d'aider les habitants à se projeter, la jeune femme prévoit un déplacement à Aït Bouguemmaz, “qu'ils voient que c'est possible”.

Elle-même souhaite faire de l'expérience Ksar Assa “un modèle”. La preuve qu'un projet maroco-marocain peut être efficace, bien fait et pas cher. “Tout le monde attend l'ONG miracle qui donnera un milliard... Moi je n'attends pas, il faut bosser !”, clame Salima, fulminant contre les “fonds gaspillés dans des études internationales qui ne changent rien”, elle qui a toujours autofinancé ses recherches.

Dans quelques jours, elle partira en Turquie, en tant qu'ambassadrice du Maroc lors de la Semaine de l'architecture. Juste avant, elle fera une présentation au Festival de Fès sur le thème d'Assa, “l'utopie revisitée”. Et si c'était vrai...

Source : WEB Par Tel Quel